

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

INSERTIONS.

Annonces, la ligne. . . 20 c.
Réclames, — . . . 30
Faits divers. — . . . 75

RÉSERVES SONT FAITES
Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sans restitution dans ce dernier cas; Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne:

A PARIS,
A L'AGENCE HAVAS
8, place de la Bourse.

ABONNEMENT.

Saumur.
30 fr.
15
8
Poste:
35 fr.
18
10

On s'abonne:

A SAUMUR,
Au bureau du Journal
en envoyant un mandat
sur la poste,
et chez tous les libraires.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

SAUMUR, 17 JUILLET

BULLETIN

Il n'y a pas à le nier : la popularité du régime actuel est en grande baisse. Les souffrances de l'agriculture et du commerce, la dilapidation des finances, les folies et les crimes de toutes sortes ont tué son crédit.

On se rendra compte de cette indiscutable vérité en lisant les détails de la journée du 14 juillet. Jamais fête « nationale » n'a été plus terne, plus triste, plus assommante.

Le nombre des drapeaux mis aux fenêtres a diminué de moitié depuis l'année dernière. Voilà un symptôme dont l'importance n'échappera sans doute à personne.

A Paris, l'« enthousiasme » a été au-dessous du médiocre, et la population ne s'est pas empressée autour des « plaisirs », — toujours les mêmes, — que lui prodiguait la municipalité officielle.

Il en a été de même dans les départements.

Pourquoi cette indifférence, pour ne pas dire plus ? C'est que depuis le jour où pour la première fois fut célébrée cette fête soi-disant nationale jusqu'au 14 juillet, les événements qui se sont succédé ont singulièrement modifié les idées des optimistes d'alors, qui se riaient des craintes manifestées pour l'avenir par les modernes Cassandres.

En effet, à ceux-là que blessait tout d'abord la date même choisie pour fêter l'anniversaire de l'avènement de la République, ils répondaient qu'il fallait faire crédit à un régime nouveau, que des hommes modérés et sages appartenant à toutes les nuances du parti conservateur étaient au pouvoir.

A ceux qui rappelaient les horreurs de la première Révolution et celles plus récentes de la Commune, ils disaient que cette dernière avait été réprimée avec une énergie qui, pour longtemps, empêcherait ses chefs de faire prévaloir leurs idées subversives; à

tous, ils demandaient de se rallier au mode du gouvernement « qui nous divise le moins » et de taire leurs préférences pour accepter le fait accompli.

Il a fallu un esprit d'aveuglement étrange pour suggérer depuis lors à ceux qui se sont succédé au pouvoir cette série de mesures, les unes arbitraires, toutes néfastes, qui ont créé à la République des ennemis, aujourd'hui légion, en même temps qu'elles affligeaient les rares amis sincères de cette forme de gouvernement.

On se demande comment, dans un pays catholique, on a pu émettre cette idée: « Le cléricalisme, c'est l'ennemi », et faire tout pour détruire cet adversaire. Expulsion de congréganistes, vexations de toute nature vis-à-vis les pères de famille désireux de faire donner à leurs enfants une éducation chrétienne, renvoi des hôpitaux de femmes qui ne demandaient qu'à se dévouer à leurs semblables, sans se préoccuper assurément de qui gouvernait la France, entraves portées au recrutement du clergé, tout a été mis en œuvre pour s'aliéner les hommes que l'on blessait dans leurs croyances sans parvenir à satisfaire un parti composé de sectaires ennemis de tout ordre de choses établi.

Aussi bien ses chefs ont relevé la tête. Revenus de l'exil, plus haineux, ils ont pu dans leurs journaux, dans des réunions publiques tolérées, glorifier un règne de deux mois, où Paris avait été pour eux couvert de ruines, et revendiquer jusqu'au droit de promener dans les rues leur drapeau rouge, symbole de leurs opinions, devant un pouvoir impuissant à réprimer d'incroyables audaces. Enfin, et comme si l'on avait voulu jeter à l'opinion publique un dernier défi, quand le Trésor était à sec et les impôts plus lourds, nous avons vu surgir les idées de politique coloniale, et semer des millions, pour récolter des fonctionnaires. Au Tonkin, à Madagascar, au Congo, nos soldats sont tombés foudroyés par les balles, décimés par les maladies. Voilà pourquoi chacun se dit qu'il est temps que tout cela finisse, qu'il faut que le suf-

frage universel ne soit plus un leurre, alors que dans les conseils généraux, à la Chambre comme au Sénat, une majorité docile vient casser ses arrêts en invalidant ses élus.

Voilà pourquoi, loin de se réjouir, ceux mêmes qui, d'abord, ont eu la faiblesse de ne pas protester contre la tête du 14 juillet, regardent anxieux l'avenir, se demandant, prêts à l'acclamer, quand viendra celui qui rejettera dans l'ombre dont ils n'eussent jamais dû sortir, les politiciens incapables du régime actuel.

La troisième République célébrait mardi — assez tristement — l'anniversaire de la prise de la Bastille; bientôt peut-être nous aurons la joie de célébrer celui du monument de la troisième — et dernière — République.

LES CHAUVES-SOURIS

Le sage crie selon les gens :
Vive le roi ! vive la ligue !

Le bon Lafontaine avait raison.

Il y a quelques mois, la majorité de la Chambre était opportuniste et ne s'en cachait guère. Tous les aveugles formant cette cour grotesque dont le borgne Gambetta fut roi, portaient sur la poitrine un vaste écriteau sur lequel on lisait : Tout pour Ferry, vive l'opportunisme !

Que les temps sont changés ! aujourd'hui, l'opportunisme a disparu ; les aveugles ont tourné leur écriteau :

Chercher l'opportunisme va devenir la question à la mode, cela remplacera : Cherchez le Kroumir d'autrefois.

Est-ce donc à dire que M. Ferry soit mort ? pas du tout ; ce vilain bonhomme vit encore. Tout en se reposant des fatigues de son voyage dont il veut, paraît-il, publier le récit sous ce titre facétieux : *Le voyage de M. Ferry*, l'ancien président du Conseil prépare son jeu pour la prochaine partie, et déjà bon nombre de ses fidèles parient pour lui.

Seulement M. Ferry et ses amis politiques ont compris qu'il fallait agir avec prudence ;

ils se sont fait le raisonnement suivant : « Aux prochaines élections, radicaux et réactionnaires vont courir sus à l'opportunisme ; ce serait le moment de nous montrer, cachons-nous ! » Et ils se cachent en effet, les uns sous l'étiquette libérale, les autres sous le manteau radical ; tous sous un faux nom. Comme les affreuses bêtes de la fable, ils crient à volonté :

Je suis souris, vivent les rats !

ou :
Je suis oiseau, voyez mes ailes ;

tout dépend du lieu, du temps et des gens. Cette manœuvre, déjà visible, le deviendra plus encore au cours de la période électorale ; nous la signalons dès à présent.

Il est à peu près certain que la plupart des députés sortants du parti républicain se représenteront aux suffrages des électeurs ; or, il ne faut pas oublier que la plupart de ces députés sortants ont été des opportunistes. S'ils sont loyaux, ils devront se présenter sous ce titre ; s'ils sont sincères, ils devront dire à leurs électeurs : nous avons été les amis et les serviteurs de M. Ferry, nous voulons être encore ses serviteurs et ses amis : « Nous avons voulu le développement de nos possessions coloniales au Tonkin, nous le voulons encore ; nous avons voté sans le discuter un budget formidable qui va peser lourdement sur les épaules des contribuables ; nous sommes prêts à voter chaque année des budgets plus formidables encore. »

Il est évident que s'ils ont le courage d'une telle sincérité, les électeurs n'hésiteront pas à les renvoyer dans leurs foyers avec tous les honneurs qui leur sont dus.

Mais si, au contraire, et cette seconde hypothèse est plus vraisemblable, ils se montrent à ce point opportunistes, que tous leurs efforts tendent à démontrer qu'ils ne le sont point, il ne faut pas que les électeurs se laissent tromper, il faut qu'ils leur disent : « Puisque vous abandonnez aujourd'hui l'opportunisme, — ce pelé, ce galeux, d'où nous vient tout le mal — c'est que vous jugez mauvaise la besogne qu'il a accomplie ; mais cette besogne, ô farceurs que

Feuilleton de l'Écho Saumurois.

La FEMME du RENÉGAT

PAR NELLY LIEUTIER

PREMIÈRE PARTIE

IV. — LA FAMILLE OLLWILLER

C'était une bien vieille et bien sombre demeure que le château des Ollwiller, où depuis un grand nombre d'années vivait, presque en patriarches et à coup sûr en honnêtes gens, la famille qui portait le même nom.

De père en fils, depuis plusieurs générations, les Ollwiller cultivaient ces grands champs de houblon, d'où ils tiraient leurs revenus et leur fortune ; et il leur aurait été difficile de dire lequel de leurs grands et vieux châteaux séculaires qui abritaient les jours de leur enfance et servaient de refuge à leur

Au moment où nous faisons connaissance avec la famille, elle se compose de quatre personnes. Henri et Jean, les deux fils aînés, dont le père et la mère, étant morts il y avait quelques années,

avaient promis à leurs parents d'être les protecteurs dévoués de Marthe, une toute petite et frêle créature que l'on eût pu prendre pour la fille de ses frères.

Le quatrième membre de la famille Ollwiller était représenté par M^{lle} Victorine, la tante bien-aimée des trois jeunes gens, à qui elle avait servi de père et de mère depuis que la mort avait enlevé ceux-ci à leurs enfants.

Henri et Jean avaient fait leurs études à Paris ; mais le cœur plein de cet amour du sol natal qui était l'un des principaux caractères de leur famille, ils s'étaient promis de prendre des professions qui leur permirent, comme l'avaient fait leurs devanciers, de vivre et de mourir là où ils étaient nés.

Pour cela, Henri avait étudié la médecine, qu'il comptait exercer au milieu des siens, en soignant autour de lui les riches qui seraient ses clients, et les pauvres qui seraient ses amis.

Jean, plus fidèle encore au sol sur lequel il était né, avait voulu étudier l'agriculture, afin de faire riches et productives ces vieilles terres, auxquelles on avait toujours demandé ce que la nature presque seule leur accordait.

Pendant ce temps-là, Marthe et Victorine restaient seules au château, où cette dernière s'occupait avec amour de l'éducation de la petite fille.

Guidée par son instinct maternel plus encore que par sa science et par son érudition, elle avait fait

de Marthe le type le plus aimable et le plus séduisant qu'il fût possible de rencontrer.

Marthe n'avait, du pays où elle était née, que cette blonde et luxuriante chevelure dorée qui fait la beauté des filles des bords du Rhin ; mais sa taille petite, mignonne et admirablement modelée, l'eût fait prendre pour une rêveuse apparition née sur les bords de l'Adriatique.

Son seul défaut, et c'en est un lorsque l'on s'agit au milieu de sa vie positive qui place sa griffe sur presque tout ce qui l'entoure, était de vivre plus en héroïne de roman qu'en fille de la terre, pour qui la rêverie ne doit pas être l'éternelle absorption de la pensée.

Mais le moyen d'échapper à cet entraînement lorsque l'on est née dans un vieux château ; sous de grands arbres, dont l'ombre s'allonge comme des armures de chevaliers errants ou comme des fantômes, et que l'on a été élevée par une vieille fille, pour laquelle la vie a toujours été un rêve.

Marthe, à dix-huit ans, était donc la jeune fille la plus adorable qu'il fut possible de rencontrer ; mais eût-elle été fait la femme mondaine la plus déplorable qu'un homme, habitué à la vie réelle, eût pu mettre à la tête de sa maison pour en faire la compagne de sa vie.

C'est ainsi qu'elle apparut un jour à Lucien Sauvatre.

Presque voisins d'habitation, ils s'étaient ren-

contrés souvent, d'abord dans leurs promenades ; puis, un jour, Marthe exigea que cet idéal qu'elle avait rêvé et qui avait pris une forme, sous le nom de Lucien Sauvatre, se présentât devant sa tante, afin d'obtenir son consentement et celui de ses frères à son mariage.

Tout s'était passé à peu près comme elle l'avait désiré.

Tante Victorine avait été bonne et accueillante pour le héros de sa nièce ; et il ne devait être sérieusement question de Henri et de Jean que lorsqu'ils seraient définitivement revenus au pays, dont ils s'étaient l'un et l'autre volontairement éloignés pour près d'une année encore.

Trois personnes étaient autour de la table où le déjeuner venait d'être servi, sous la tonnelle qui ombrageait la grande porte du vestibule du château.

Victorine et Marthe occupaient un côté ; M. Schull occupait l'autre à lui tout seul.

Le pauvre homme avait les yeux fixés sur son assiette, où il coupait, avec frénésie, une côtelette qu'il semblait rendre responsable de sa contrariété, tout en tirant de sa poitrine de profonds et douloureux soupirs, dont ses voisins n'avaient pas du tout l'air de s'apercevoir.

— Est-ce que vous me donnerez encore une leçon de physique, aujourd'hui, monsieur Schull ?

vous êtes, c'est vous qui l'avez brassée; nous ne voulons plus de vous, allez-vous-en. »

Les opportunistes ont, du reste, bien compris cette double difficulté, aussi dans quelques départements ils se préparent à remanier quelque peu la liste de leurs candidats; et, particulièrement à noter, cela se produit précisément dans les départements où les adversaires de l'opportunisme, soit radicaux, soit conservateurs, sont plus à craindre.

Dans la Vienne, par exemple, il y avait, parmi l'ensemble des députés sortants, un ou deux membres tellement gangrenés d'opportunisme, qu'une opération a été jugée nécessaire; elle se fait sans bruit, et, espérons-le, sans douleur. On va maintenant infuser dans le corps de la liste un peu de sang nouveau, et, par ce moyen, on espère combattre avec plus d'énergie.

Mais que les électeurs ne s'y méprennent pas, c'est bonnet blanc, blanc bonnet; et si, ce qu'à Dieu ne plaise, nous avions ce double ennui de voir triompher ces nouveaux candidats et reparaitre M. Ferry, les premiers seraient bien vite aux genoux du second. On dit d'ailleurs qu'ils y sont déjà.

Les électeurs sont prévenus; qu'ils fassent leur devoir. Dans nos campagnes, quand les enfants ont pris une de ces bêtises hideuses, auxquelles nous avons pensé malgré nous en écrivant ces lignes, ils la clouent sur le battant d'une porte; l'animal y meurt, et peu à peu se dessèche et tombe en lambeaux; il n'en reste bientôt que des débris informes ou grotesques que les passants se montrent avec dérision ou dégoût.

Les électeurs, nous l'espérons, en useront ainsi avec l'opportunisme; et plus tard, quand les historiens, refaisant à nouveau le chemin que nous parcourons, apercevront cette tête hideuse, ils se détourneront avec mépris. (Journal de la Vienne.)

Chronique générale.

Ainsi qu'on pouvait le prévoir, la fête du 14 a manqué d'enthousiasme. Tous les journaux conservateurs de Paris constatent l'indifférence de la population en présence des efforts faits par les autorités pour donner de l'éclat à la solennité du jour.

Même certains organes républicains commencent à trouver que cette fête, dite « nationale », tourne à la saie et prête à rire beaucoup plus qu'à s'enthousiasmer.

« Il est assez difficile, dit à ce propos la Ligne, de se réjouir tous les ans, à date fixe, parce qu'on a pris la Bastille. La première année, le souvenir de la prise de la Bastille, bien qu'un peu ancien, inspirait à la majorité des Français des idées égalitaires et civiques. On avait reproduit dans les journaux les divers récits que les historiens ont faits de ce grand événement. Tout le monde, avec un peu d'imagination, put croire qu'il avait assisté à ce mémorable assaut. Quelques larmes de patriotisme orgueilleux coulèrent sur les visages qui semblaient les moins faits

pour l'épopée. La seconde année, la prise de la Bastille inspira moins d'enthousiasme. L'aspect du scepticisme s'était glissé sous les fleurs de rhétorique dont on avait enguirlandé ce poème du temps jadis. La troisième année, la prise de la Bastille commença à rappeler vaguement, au point de vue de la nouveauté, la mort d'Henri IV et le sacre de Charles X. La quatrième année, un certain nombre de personnes trouvèrent que l'on pourrait peut-être se réjouir sans elles de la prise de la Bastille, et elles partirent pour la campagne. Cette année, la prise de la Bastille n'inspire pas beaucoup plus d'émotion qu'une reprise de la Tour de Nesle. Le soleil est radieux, la brise est douce et parfumée, et le moment semble admirablement choisi pour aller méditer, dans quelque cottage suburbain, loin de la poussière, loin des pétards, loin des lampions, sur l'histoire des révolutions politiques du peuple français. »

Ce que dit tout haut notre confrère de la Ligne, beaucoup d'autres républicains le pensent et le disent tout bas.

En résumé, à Paris comme en province, la journée du 14 a été un vrai fiasco pour le gouvernement et pour les organisateurs de la fête. Quelques drapeaux, pas mal de lampions, beaucoup de curieux, et voilà tout.

Décidément ça se décolle! — comme disait Gambetta.

La fête du 14 juillet a fourni à la plupart des journaux républicains l'occasion de rééditer à foison, sur la prise de la Bastille, des mensonges et des calomnies cent fois démentis, preuves historiques en main, et par des écrivains peu suspects de passion pour l'ancien régime, tels que M. Taine, par exemple. Cette persistance dans la mauvaise foi et cette audace dans le mensonge ne pouvaient, il est vrai, être mieux de mise dans les journaux républicains que le jour où l'on élevait une statue à l'écrivain courtisan du roi de Prusse, qui donnait pour consigne à ses disciples: « Mentez, mentez encore; il en restera toujours quelque chose. » On peut y voir un délicat hommage rendu à Voltaire par la presse républicaine.

LES PROFITS DES PRÉSIDENTS RÉPUBLICAINS

Électeurs, prenez pitié du pauvre indigent qui va venir vous tendre la main. Il s'appelle Jules Grévy.

Avant d'être Président de la République, M. Jules Grévy a été pendant quatre années président de l'Assemblée nationale à soixante mille francs par année, sans compter le logement et les accessoires, c'est 240,000 francs.

Il a été sept années Président de la République à un million deux cent mille francs par année.

Appointements fixes: 600,000 francs.

Frais de voyage: 300,000 francs.

Frais de représentation: 300,000 francs.

Le Président ne voyage pas; et quand il voyage, il ne paie pas le chemin de fer. Quant à la représentation il ne représente

rien du tout, et ses diners et ses réceptions lui sont, en grande partie, remboursés.

Il faut ajouter le logement de l'Elysée, pour lui, son gendre et sa famille; — les palais du gouvernement; — les chasses dans les forêts de l'État; — le gibier, la nourriture, les domestiques.

C'est un total inappréciable.

Aussi, pour être réélu, M. Grévy ne négligera-t-il point les démarches; il ira jusqu'à dépenser des sous, et il nous dira sans doute qu'il ne désire que notre bien, et, s'il était possible, tout notre bien.

M. de Freycinet a été invité par M. Grévy à aller passer quelques jours à Mont-sous-Vaudrey, aussitôt que le Président de la République aura quitté Paris.

Il est à remarquer — d'après ce que l'on dit à l'Elysée — que, cette année, M. de Freycinet sera le seul des ministres auquel M. Grévy adressera une invitation.

Les temps sont si durs!

Le prince Louis-Napoléon a atteint hier sa majorité légale; il est né, en effet, le 16 juillet 1864, au château de Meudon.

Le prince Victor, né deux ans plus tôt, entrera demain 18 juillet dans sa vingt-quatrième année.

TOUJOURS LA PROSPÉRITÉ.

La crise industrielle sévit de plus en plus à Lille. La semaine dernière, on annonçait la fermeture de quatre filatures de première importance dans l'intérieur même de Lille; aujourd'hui, c'est de la grande usine de construction de Fives-Lille que nous viennent les mauvaises nouvelles. La Compagnie vient, en effet, de remercer 300 ouvriers d'une seule fois.

Or, pour qu'il en soit ainsi, il faut que la stagnation des affaires soit bien grande et ne laisse guère l'espoir d'une prochaine reprise.

Jamais, en effet, nous n'avons vu la Compagnie de Fives-Lille chômer, elle qui expédie ses produits dans le monde entier. Il y a donc là un symptôme plus triste encore que u sa lettrésatos.

Parmi les nouveaux chevaliers de la Légion-d'Honneur, nous remarquons le nom de M. Georges Ohnet, l'heureux auteur de *Serge Panine*, du *Maître de Forges*, de la *Grande Marnière* et de tant d'autres charmants ouvrages.

Tous nos lecteurs connaissent l'œuvre de M. Georges Ohnet, l'écrivain délicat, le fécond romancier, l'auteur dramatique habile, le lauréat de l'Académie.

C'est dans sa charmante retraite des Clos, près Rouen, que M. Georges Ohnet a appris, dès la première heure, que son nom figurait au *Journal officiel*.

Il y avait déjà figuré des centaines de fois... au programme des théâtres; mais aujourd'hui il est « en bonne place », comme on dit dans les journaux; le voilà à la par-

tie officielle. Nous souhaitons à M. Georges Ohnet de nous donner dans quelques années le plaisir de saluer ici sa croix d'officier.

LES ROSIÈRES.

Le mois de juillet est généralement consacré au couronnement des rosières des environs de Paris. A ce propos on annonce le

mort de la plus ancienne rosière de France. Napoléon I^{er}, en l'honneur de son mariage, fit un décret en date du 23 mars 1810, en vertu duquel il stipulait que 6,000 militaires en retraite, ayant fait au moins une campagne, seraient mariés à des jeunes filles choisies parmi les plus honorables; l'Empereur se chargeait des 6,000 dots. On répartit dans toute la France cette loterie de rosières; la plus curieuse, c'est que les 6,000 mariages furent le même jour, le 23 avril 1810.

La dernière de ces 6,000 rosières vint mourir à Tionville; elle s'appelait M^{lle} Fauster et était née à Strasbourg en 1789.

AFFAIRES D'ANNAM

Le ministre de la guerre a reçu du général de Courcy la dépêche suivante:

« Hué, 15 juillet. — Je suis heureux de vous faire connaître que tous les princes de sang sont rentrés et réunis à la légation de France.

« La famille royale a désigné comme régent, jusqu'au retour du roi, Thoi-Han, oncle du roi Tu-Duc.

« Les princes vont s'installer dans leurs propriétés particulières, et la reine-mère, qui rentre demain, avec les reines, va habiter le palais du Tombeau de Tu-Duc.

« Le Go-Mad a été réformé, avec deux ministres qui ne nous sont pas hostiles, auxquels ont été adjoints un certain nombre de hauts fonctionnaires, pris parmi les partisans.

« Le ministère de la guerre, remis entre nos mains, a été confié par moi à M. de Champeaux, notre résident à Hué.

« Une proclamation sera lancée demain par le nouveau régent. Elle prescrira à tous les fonctionnaires en Annam et au Tonkin d'avoir à rétablir la tranquillité, punir les pillards et les rebelles et aider l'armée française par tous les moyens.

« Thuyet est à la citadelle de Tambo, il a plus que 500 hommes avec lui.

« L'état sanitaire est excellent. Les trou- pes se refont de leurs fatigues. »

On lit dans la France militaire:

« Aujourd'hui les élections primaires et pour tout au monde le gouvernement voudrait pas avoir une guerre sur les bords dans un ou deux mois. Le général de Courcy a-t-il reçu des ordres en conséquence? Le ménage, il ménage, il ménage au point que le Thuong, assassin de deux rois et autre avéré du guet-apens, n'a pas été fusillé. Le drôle nous offre ses services, et notre politique électorale nous a commandé de les accepter. »

demanda tout à coup la jeune fille, avec l'intention évidente de rompre un silence qui devenait embarrassant.

— Certainement, mademoiselle, celle-là et toutes les autres.

— Mais, monsieur Schull, j'ai dix-huit ans; il me semble que me voilà une grande fille, malgré ma petite taille, et les grandes filles ne prennent pas toujours des leçons.

— Est-ce donc que je vous envoie, mon enfant? demanda le vieux professeur en adoucissant le son de sa voix.

— Oh! pouvez-vous avoir une semblable idée! fit la jeune fille; non, vous ne m'ennuyez pas; mais j'aimerais quelquefois à penser à autre chose.

Tante Victorine laissa sa fourchette sur son assiette et regarda sa nièce avec un sourire significatif.

— Hum! hum! murmura à part lui M. Schull. Les jeunes filles sont toujours ainsi. Il leur semble que dès qu'elles ne sont plus des petits enfants, et que les ailes commencent à leur pousser, elles doivent s'envoler toutes seules, au risque de se brûler près du soleil, ou de retomber sur la terre, comme l'écureuil de présumptueuse mémoire.

— Oh! monsieur Schull, vous savez bien que je ne suis ni une présumptueuse ni une orgueilleuse!

— Non, mon enfant, vous avez été trop bien élevée pour cela, répliqua le vieux professeur en

lançant un regard presque passionné du côté de tante Victorine; mais vous êtes jeune, et vous ne pouvez échapper aux tendances et aux défauts de votre âge.

— Mais il me semble que cela est un bien plutôt qu'un mal, puisque ainsi je suis ce que je dois être, répliqua en riant la jeune fille.

— Oui; mais vous rêvez et vous faites un roman de votre vie, au lieu de profiter, comme vous devriez le faire, de la science que je mets chaque jour à votre service.

— Soyez tranquille, monsieur Schull, j'y reviendrai plus tard quand je serai vieille, et que je n'aurai plus un cœur qui me parlera d'amour et d'espérance.

Le vieux professeur fit un bond sur sa chaise, et il releva vivement la tête.

— Ah! vous croyez que parce que l'on n'est plus jeune on n'a pas de cœur et l'on ne vit plus d'amour...

Un regard de Victorine, à demi sévère et à demi railleur, arrêta soudain la phrase commencée par le vieux bonhomme.

Il reprit sa fourchette et son couteau, et il entama une seconde côtelette, qu'il malmena aussi cruellement que la première.

Le silence menaçait de revenir, plus accablant et plus ennuyeux qu'il ne l'avait encore été, lorsque Marthe s'écria avec une inspiration soudaine:

— Savez-vous ce que vous devriez faire au lieu de me donner une triste leçon de physique ou d'histoire, monsieur Schull?

Celui-ci releva la tête avec un regard interrogateur.

— Vous devriez m'apprendre le duo de *Lucie*, qui m'a tant fait battre le cœur le jour où je suis allée, avec vous et ma tante, l'entendre au théâtre de Strasbourg. Oh! comme je serais heureuse si je pouvais, quand il viendra, ce soir ou demain peut-être, lui dire que je puis le chanter avec lui!

M. Schull regarda tristement Victorine.

— Avez-vous jamais chanté ce duo, vous? lui demanda-t-il.

— Moi? Je n'ai jamais eu le temps d'être jeune et de penser à moi, répondit simplement la vieille fille.

— Oui; mais on doit y penser pour les autres, répondit le vieux professeur. Oui, mademoiselle, pour les autres, dont ce serait le bonheur, murmura-t-il en voyant le léger mouvement d'épaules que Victorine ne put assez dissimuler.

Malgré sa préoccupation, Marthe ne put s'empêcher de sourire.

— Vous aimeriez donc mieux apprendre ce duo à ma tante qu'à moi? demanda-t-elle.

M. Schull rougit comme s'il avait cru que personne ne devait l'entendre, et que l'on eût mystérieusement lu sa pensée au fond de son cœur.

Cependant, comme il avait fini de déjeuner, qu'il n'avait plus rien à tourner sur son nez, il se leva comme un homme résolu à ne rien laisser deviner de ce qu'il voulait cacher, et il répondit à la première question de Marthe:

— Eh bien, puisque cela vous fait tant de plaisir, j'en vais me mettre au piano et vous apprendre le duo de *Lucie*.

Marthe, à son tour, se lava joyeuse et s'assit sur sa chaise, pendant que tante Victorine la regardait partir avec adoration.

Bientôt l'on entendit dans la salon résonner des sons d'un piano, que le vieux Schull faisait d'une façon mystérieuse et savante, et la fraîcheur de Marthe se mêla aux accents de tant du professeur.

On eût dit une de ces ballades des bardes, ou bien le vieil Homère évoquant, en reconstituant, les souvenirs de sa jeunesse et de ses amours.

Ils furent tout à coup interrompus d'un coup de poésie par l'un des événements les plus importants de la vie.

Tante Victorine venait d'entrer, sur la pointe des pieds, il est vrai; mais enfin elle venait d'apporter à la main une lettre que le facteur avait

(à suivre)

Le général de Courcy proposait de marcher sur Cam-Lô où est le roi ; il est bien entendu qu'on lui a reproché cette témérité, admissible en période électorale.

Le vapeur Rouen, qui portait au Tonkin un demi-escadron de 1^{er} chasseurs d'Afrique avec cent chevaux, a été atteint par le cyclone qui a causé la perte du Renard. Des cent chevaux du demi-escadron, neuf seulement ont été sauvés ; les autres, qui battaient le pont, ont emporté les autres.

On connaît le nom des deux officiers tués dans l'attaque de nuit de la citadelle de Hoé ; ce sont M. Bruneau, capitaine d'artillerie de marine, et M. Lacroix, lieutenant au 3^e zouaves.

BULLETIN FINANCIER.

Paris, 16 juillet.

Le conflit anglo-russe a de nouveau servi d'épouvantail : hier soir, à la Bourse de Londres, la baisse menaçait de dégénérer en panique.

Cet état nerveux des affaires n'a pas de grands inconvénients en ce moment, car la somme des opérations engagées par la spéculation est excessivement restreinte. Quant au comptant qui a des fonds disponibles provenant des coupons qu'il vient d'encaisser, l'abaissement des prix des rentes ne lui déplaît pas, car cela rend ses achats plus avantageux.

Le 3 0/0 est à 80.45 après 80.25 ; le 4 1/2 0/0 à 109.85 après 109.80.

L'action du Crédit Foncier est à 1.320. Il n'y a pas eu de séance du conseil d'administration mercredi ; les prêts à l'étude seront autorisés mercredi prochain.

Les obligations du Crédit Foncier libérées de 45 fr. et celles libérées de 40 fr. ont la préférence de la petite épargne à cause des facilités qui sont accordées aux obligataires pour en effectuer la libération.

La Société Générale est très-demandée. Le bénéfice net du premier semestre dépasse 1,800,000 fr.

La Banque d'Escompte est sans changement.

L'obligation Est-Algérien, coupon de 7.50 détaché, se négocie facilement à 347 fr.

Tous les fonds internationaux sont naturellement ébranlés : de 100 3/16 les Consolidés anglais sont tombés à 99. Il n'est donc pas surprenant que la Rente italienne 5 0/0 s'inscrive à 94.10 : c'est un mouvement de surprise qu'il faut savoir mettre à profit.

L'action des Chemins Méridionaux italiens est à 700 fr.

Les actions de nos chemins de fer cotent : Nord 1,815, Midi 1,162.50, Orléans 1,345, Ouest 860.

Le *Brillant Oriental* est le meilleur produit qui se soit fait jusqu'à ce jour ; il remplace les cires liquides et encaustiques pour l'entretien et la mise en couleur des meubles et parquets en chêne, noyer et acajou ; il n'a pas d'odeur, brille très vite et renferme jamais ; il se vend, à l'ÉPICE-RECENTRALE, 4 fr. 80 c. le litre avec lequel on peut couvrir 25 mètres carrés.

Chronique militaire.

Depuis la semaine dernière, la plupart des journaux ont publié la note suivante :

« D'après une information venue de Berlin, on annonçait dans cette ville que le général de Galliffet ferait partie de la mission d'officiers français qui doit assister aux grandes manœuvres d'automne allemandes. »

Renseignements pris, dit la *France militaire*, il y a là un canard de plus à ajouter à la collection déjà si riche, pas autre chose.

Voici d'ailleurs les noms des officiers désignés pour assister aux manœuvres des armées allemandes :

Le général L'Hôte, inspecteur permanent de cavalerie ;

Le commandant Millet, professeur adjoint à l'École supérieure de guerre ;

Le commandant d'Asier de la Vigerie, attaché à l'École d'application d'artillerie et du génie ;

Le commandant de Sancy, attaché militaire à l'ambassade française à Berlin ;

Le capitaine Colard, attaché militaire à la même ambassade.

Nous avons dit que le ministre de la guerre a enfin donné l'ordre, lundi soir, à 11 heures, de lever le camp du Pas-des-Lanciers.

Les bataillons et les batteries conserveront leur effectif renforcé et gagneront leurs garnisons respectives dès que les installations seront prêtes. On veut faire en sorte que les troupes n'apportent pas l'épidémie dans les garnisons qu'elles vont réoccuper. On préparera donc des casernes ou des camps à proximité de Saint-Malo, Lorient,

Limoges et La Rochelle, garnisons des 47^e, 62^e, 63^e et 123^e de ligne, et ces camps et casernes seront occupés jusqu'à complète disparition de la fièvre typhoïde importée de Lorient par le 62^e.

Il se pourrait que le 123^e allât provisoirement aux îles de Ré et d'Oleron.

CHRONIQUE LOCALE

ET DE L'OUEST.

Les Tramways Saumurois.

Ah! Patachon, Patachon mon ami, quelle chute en deux colonnes ! S'être élevé jusqu'au tréteau du pître, avoir recouru précieusement des bouts de phrases comme fait le *raccommoda-souilli* de ses morceaux, avoir vu briller en pleine vedette le nom si étincelant et si distingué de Patachon, et tomber si piteusement devant un argument que l'on ne trouve pas, ne serait-ce pas là le commencement de la capitulation annoncée, ô mon pauvre Nicolas ? Hélas !

Aussi, pourquoi vouloir aller au fond ? Au fond, on n'y reste que trop souvent, et personne pour vous tendre la main, pas même les amis de la petite cuvette de Couziers. Les ingrats !

Pour moi, au cœur compatissant, je voudrais bien prendre part à votre déconfiture, cher ami Patachon, mais je suis de ces petits commerçants que vont ruiner ces coquins de tramways par l'abondance même de la clientèle, et j'appartiens à la classe des Gogos qui croient que les communications sont bonnes pour le commerce et favorables à l'industrie, que l'État conspire la ruine du pays en accordant des chemins de fer à voie étroite partout où les populations insensées en sollicitent dans leur intérêt, et enfin que, sur les soixante concessions déjà faites, toutes les voies qui sont en exploitation portent fruit, toutes, sans exception.

En Patachie, c'est le contraire de la vérité qui est vrai. Mais Saumur appartient-il bien au royaume des Patachons, ainsi que le proclame, du moins, Patachon I^{er} ?

C'est égal, voilà le tramway qui passe, c'est-à-dire l'amélioration, le progrès et la voiture populaire aussi. Quel renversement des rôles !

O Patachons, mes frères :

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir, La vie est un opprobre, et la mort un devoir.

Allons donc faire face à la première locomotive, et nous faire écraser.

UN RUINE EN PERSPECTIVE.

ANGERS.

Mercredi matin, à 8 heures, une messe d'anniversaire était célébrée dans l'église cathédrale, en mémoire de M. le colonel Hogenbill, commandant le 435^e régiment de ligne, et mort dans notre ville le lendemain du 14 juillet 1884. Les généraux Beziat et Le Touleuc, les officiers du 435^e et de la garnison y assistaient. Plusieurs centaines de soldats, appartenant au 435^e, remplissaient la nef ; ils étaient sans armes. Même dans ces conditions, la vue d'un si grand nombre d'uniformes militaires a vivement ému le public, peu nombreux, aucun avis n'ayant été donné. Cet effet se comprend facilement. Le soldat est toujours bienvenu dans le temple de Celui que l'Eglise même appelle le Dieu des armées. Il y a quelques années, avant que l'impunité l'eût emporté sur la raison, les messes militaires de midi étaient suivies avec empressement et chacun peut se rappeler l'impression profonde que produisait toujours le commandement : *genou terre !* à l'élévation. C'était la force humaine s'inclinant devant la puissance divine, leçon inexplicable que tout le monde comprenait ! — On y reviendra peut-être !

Pendant l'office, l'excellente musique du régiment, placée dans le chœur, a fait entendre plusieurs mélodies choisies, sous la direction de son chef, M. Elfrigue, pour qui une haute distinction, la nomination dans la Légion d'Honneur, vient de consacrer des éloges donnés cent fois.

(Union de l'Ouest.)

On annonce la disparition de M. l'instituteur laïque de Saint-Sigismond, arrondissement d'Angers. Les personnes qui en auraient connaissance, sont priées d'en donner avis.

COUTURES. — Dans la nuit du 13 au 14 courant, un incendie s'est déclaré au village de Billé, commune de Coutures, chez le nommé Gindreau.

Reveillé subitement vers 10 heures par des crépitements, Gindreau se leva à la hâte et aperçut un tas de bois, placé à quelque distance de sa demeure, entièrement enflammé.

Malgré les prompts secours des voisins accourus, le manque d'eau ne leur a pas permis de se rendre maîtres du feu.

La perte est peu importante et on ignore comment cet incendie a pris naissance.

LE DANGER DES ALLUMETTES.

Mardi dernier 14 juillet, à Coutures, un petit garçon de 8 ans, Léon-Auguste Delafoye, jouant avec des allumettes, a mis le feu à un pailler, chez ses parents.

Lorsque ce jeune imprudent vit s'élever les flammes, il courut en pleurant prévenir son père qui vint aussitôt. Aidé de quelques personnes, on put, après une demi-heure de travail, éteindre l'incendie ; mais les dégâts se montaient déjà à une soixantaine de francs. Rien n'était assuré.

Le drame de Saint-Pierre-des-Corps

Mercredi matin, entre 8 heures 1/2 et 9 heures, une double tentative d'assassinat a été commise au hameau de la Ragotière, par le nommé Bonnin, sur sa femme et sa belle-mère.

Depuis longtemps déjà les époux Bonnin vivaient en mésintelligence et la femme avait dû, pour échapper aux brutalités et aux violences de son mari, se réfugier au hameau de la Ragotière où habitait ses parents.

Un procès en séparation était en instance.

La femme Bonnin a contre son époux de nombreux griefs. Bonnin qui est âgé de 32 ans à peine porte bien dans la figure l'expression d'un caractère âpre et brutal ; le regard est fauve.

Plusieurs fois la femme Bonnin n'avait échappé aux voies de fait de son mari que grâce à l'intervention de ses voisins et des gens du quartier.

C'est ainsi que, vers le 10 juin, la femme Bonnin ne put se soustraire aux mauvais traitements de son mari que, grâce à l'arrivée fortuite de son beau-frère, le sieur Portier, qui prit sa défense et qui corrigea son beau-frère, de main de maître.

Bonnin qui est faux et vindicatif ne trouva rien de mieux que de citer devant la police correctionnelle Portier, son beau-frère, sous prétexte que ce dernier l'avait frappé.

Bonnin s'est rendu coupable, mercredi, d'une double tentative d'assassinat sur sa femme et sa belle-mère dans les circonstances suivantes :

Il est allé de bonne heure à la Ragotière, demeure des époux Portier, chez lesquels la femme Bonnin, leur fille, avait dû se réfugier, comme nous l'avons dit.

Au moment où Bonnin arrivait dans la maison, la femme Bonnin se trouvait dans la cour. « Viens avec moi, lui dit-il brutalement, j'ai quelque chose à te dire. » Sur son refus de le suivre, Bonnin entre en fureur, recule de plusieurs pas, tire un revolver de sa poche, met sa femme en joue, fait feu, et la balle de son revolver va atteindre la malheureuse en pleine figure, en lui faisant une horrible blessure.

La pauvre femme, affolée, éperdue, fuit à toutes jambes en criant à l'assassin ! mon mari a voulu me tuer ! Elle rentre à temps dans la maison, car au moment où elle refermait la porte derrière elle, une nouvelle balle, tirée par le meurtrier, venait frapper la porte dans laquelle elle a laissé une marque profonde, car, en tirant, Bonnin n'était éloigné de la porte que de quelques mètres.

Pendant que des voisins accourus au bruit et aux cris de la victime se hâtent de lui porter secours, Bonnin prend la fuite et regagne son domicile de la rue Saint-Pierre-des-Corps.

Pendant le trajet, au moment où il arrive sur le pont du Canal, à quelques mètres de l'octroi, il se trouve face à face avec sa belle-mère qui, montée dans une petite charrette traînée par un âne, revenait tranquillement de la ville sans songer à l'horrible attentat dont elle va être victime.

En apercevant sa belle-mère, l'assassin, encore sous le coup de l'exaltation et du

trouble, se retourne furieux en disant : « Toi aussi, belle-mère de malheur, je vais te faire ton affaire comme à ta fille. Vous m'avez fait assez souffrir toutes les deux ! »

— Tiens ! voilà ce premier coup de revolver ! Tiens ! en voilà un second comme à ta fille, tu peux aller la rejoindre ! »

Bonnin avait à peine achevé ces mots que la pauvre femme tombait et s'affaissait blessée dans sa charrette en poussant un long cri de douleur.

La malheureuse avait été atteinte par l'un des coups de revolver qui, en la blessant à la bouche, lui a fracturé la mâchoire et déchiré la langue.

Le meurtrier a été arrêté.

Lorsque la Justice s'est emparée de lui, il n'a fait aucune résistance ; il a tout avoué et il a même reconnu que depuis longtemps il songeait à se venger de sa femme et de sa famille dont il avait eu à se plaindre.

L'état des victimes est assez grave, mais cependant les médecins ont déclaré que les blessures de la femme de Bonnin et de sa belle-mère n'étaient pas mortelles et qu'il suffisait de quelques semaines pour amener leur guérison. (*Indépendant d'Indre-et-Loire.*)

POITIERS.

Parlez-moi des gens qui ont une opinion et qui ne la cachent pas. Avec eux, on sait toujours à quoi s'en tenir.

M. Brix est de ceux-là.

M. Brix est républicain, c'est son droit ; républicain jusqu'aux plus extrêmes conséquences, c'est sa logique.

Aussi a-t-il fièrement arboré sa devise mardi dernier, sur la façade de sa maison, rue de la Regratterie :

La République ou la mort !

telle est la devise de M. Brix, sculpteur et républicain radical. On la lisait sur un transparent rouge — naturellement.

C'est une belle devise ; mais elle aurait besoin d'être expliquée.

M. Brix, en s'écriant : « La République ou la mort », a-t-il voulu dire que si la République mourait — ce qui lui arrivera sous peu — il la suivrait dans la tombe ?

Ou bien a-t-il voulu dire que ceux qui ne sont pas républicains méritent la mort, et qu'il leur faut choisir entre le dernier supplice et Marianne ?

Si M. Brix est du premier avis, nous ne pouvons que le féliciter et souhaiter que l'occasion lui soit donnée bientôt de prouver qu'il met ses actes d'accord avec ses principes.

S'il est du second et s'il estime que ceux qui repoussent la République méritent la mort, nous ne pouvons que l'engager, lui et ses amis, à ne pas trop se presser de mettre ses menaces à exécution.

(*Journal de la Vienne.*)

LE MANS.

Le nommé Brossard, âgé de 29 ans, se baignant hier dans l'Hoisme, alors qu'il ne connaissait pas la rivière et qu'il ne savait pas nager, s'est noyé, sous les yeux de sa femme et de son enfant.

Ce n'est qu'une demi-heure après qu'on a retrouvé son cadavre.

Théâtre de Saumur

DIMANCHE 19 juillet 1885,

UNE SEULE REPRÉSENTATION

Donnée par

M^{me} FAVART

Sociétaire de la Comédie-Française

AVEC LE CONCOURS DE

M^{lle} CASTELLI, du Vaudeville ; M^{lle} AUGÉ, du Gymnase ; MM. AMAURY, PRAD et MONVAL, de l'Odéon ; MM. DORSAY et RISPAL, du Vaudeville.

Henriette Maréchal

Pièce en 3 actes, de MM. Edmond et Jules de Goncourt.

1^{er} acte, le *Bal de l'Opéra* ; 2^e acte, *Ville-d'Avray* ; 3^e acte, *Trouville*.

On commencera par :

Un Crâne sous une tempête

Comédie en 1 acte, de M. Abraham Dreyfus,

Jouée par M^{lle} Augé et M. Monval.

Bordeaux, 8 h. 1/2 ; rideau, 8 h. 1/2.

PAUL GODET, propriétaire-gérant.

FAILLITE LEDAIN, FRANÇOIS.
Les créanciers de la faillite du sieur Ledain, François, marchand-chapelier à Saumur, sont invités à se réunir le vendredi 24 juillet 1885, à 9 heures du matin, au Tribunal de commerce de Saumur, salle des faillites, à l'effet d'entendre le rapport du syndic et de délibérer ensuite s'il y a lieu de consentir un concordat ou de passer un contrat d'union, et, dans ce dernier cas, être immédiatement consultés tant sur les faits de la gestion que sur l'utilité du maintien ou du remplacement du syndic.

(625) Le Greffier, GAUTIER.

Etude de M^e PINAULT, notaire à Saumur.

A CÉDER
DE SUITE

Pour cause de santé,

Un Fonds de commerce d'Épicerie EN GROS

Exploité à Saumur depuis de longues années et très-bien achalandé. Facilités de paiement. S'adresser à M^e PINAULT, notaire.

Etude de M^e LEDROIT, notaire à Neuillé (Maine-et-Loire).

A VENDRE
Aux enchères publiques,

En l'étude et par le ministère de M^e LEDROIT, notaire à Neuillé, le dimanche 19 juillet, à 2 heures du soir,

136 PIEDS D'ARBRES

Complantés sur la Closerie de la Petite-Fontaine, proche le bourg de Neuillé, composés de:

1. — 66 peupliers.
2. — 46 pruniers, souches de chènes et ormeaux.
3. — 12 noyers.
4. — 3 chènes à haute tige.
5. — 3 ormeaux à haute tige.

S'adresser, pour visiter ces arbres, à M. Philias SAUNIER, propriétaire, demeurant à Neuillé, et, pour tous renseignements, à M^e LEDROIT, notaire.

A CÉDER

Pour entrer en jouissance de suite,

UN FONDS DE COMMERCE

De Liquoriste-Distillateur Parfaitement achalandé, situé dans une ville de l'Ouest.

Il sera accordé les plus grandes facilités.

S'adresser à M^e GUBERT, ancien notaire à Oiron (Deux-Sèvres).

Etude de M^e BRAC, notaire, à Saumur.

A VENDRE
OU A LOUER

DE SUITE

JOLIE PROPRIÉTÉ

De produit et d'agrément

NOMMÉE

Les Lilas

Sise au Pont-Fouchar, d,

Comprenant: maison bourgeoise, nouvellement construite et confortablement distribuée, servitudes, jardin planté d'arbres et de vignes en plein rapport; contenance totale 55 ares, enclos de murs.

S'adresser, sur les lieux, à M^{me} veuve LEROY, propriétaire, et à Saumur, à M^e BRAC, notaire. (542)

Etude de M^e BRAC, notaire à Saumur.

A VENDRE

PAR ADJUDICATION,

Avec faculté de division,

Dimanche 2 août 1885, à 1 h. 1/2, en l'étude de M^e BRAC,

I. La Fabrique de Poterie AUTRAN

Sise au Pont-Fouchar.

Cet établissement, en parfait état, solidement construit, comprend: Maison d'habitation, four, grands ateliers à deux étages, belle cave voûtée dessous, vastes hangars et cour.

Il peut convenir à toute autre industrie.

Mise à prix de 25,000 fr.

Faculté de traiter avant l'adjudication

Et après la vente de la Fabrique

II. — PETITE MAISON avec grand jardin, au même lieu.

III. — Et 33 ares de PRÉ, dans les Prés-Godet.

Facilités de paiement.

A LOUER

PRÉSENTÉMENT,

En totalité ou par parties,

MAISON

Située rue du Port-Cigongne et rue des Capucins,

Avec vastes servitudes, cour, beau jardin bien affrêté, pompe, etc.

S'adresser, pour visiter, à M^{me} veuve GOUBERT, au pavillon, rue des Capucins.

A LOUER
Beau Chalet

Sur la plage de St-Gilles-Croix-de-Vie.

S'adresser à M. Victor BODIN, à Thouars (Deux-Sèvres.)

A LOUER
ANCIENNE MAISON LAVOYE

Rue Basse-Saint-Pierre.

S'adresser à M. GOULARD, au Champ-de-Foire.

A CÉDER DE SUITE
Pour changement de domicile

UN MAGASIN

Liquor, gros et détail, comptoir.

S'adresser au bureau du journal.

A VENDRE

Un PONEY, avec ses harnais et une petite CHARRETTE ANGLAISE.

S'adresser à M. HOULARD, rue des Basses-Perrières, n° 7. (584)

A VENDRE
PETITE CALÈCHE

A un cheval

S'adresser au bureau du journal.

A VENDRE

Moteur à Gaz

Système BENIER frères.

Force deux chevaux vapeur.

S'adresser à M. MARLIAC, mécanicien, rue de la Chouiterie, Saumur, représentant de la maison Benier.

FABRIQUE D'AGRAFES

A ressort à double mentonnet

POUR

COUVERTURES EN ARDOISES

Nouveau système perfectionné

Breveté s. g. d. g.

LEMAIRE-BERSOULLÉ

M^e de bois du Nord et du Pays

Inventeur et seul Fabricant

Quai Saint-Nicolas, n° 13,

à Saumur.

Cette agrafe est le perfectionnement de tous les systèmes connus.

PAIX MODÉRÉS.

A LOUER

PRÉSENTÉMENT

APPARTEMENT AU 2^e ÉTAGE

Composé de trois pièces, dont deux à feu, avec eau de Loire et lieux d'aisance au même étage.

S'adresser, place Saint-Pierre n° 9. (583)

A LOUER
PRÉSENTÉMENT

Rue de la Petite-Bilange,

APPARTEMENT comprenant: cuisine, salle à manger, deux chambres à coucher et cabinet, cave et remise. S'adresser rue de la Petite-Bilange, 24. (554)

M. HOULARD, FILS

Propriétaire et négociant à Saumur, rue des Basses-Perrières, n° 7,

Fait savoir à sa nombreuse clientèle, que d'après la baisse qui vient de s'effectuer sur les vins, il offre de très-bons vins rouges vieux et nouveaux du pays, depuis 75 francs la barrique, et du vin blanc depuis 50 francs; par 1/2 pièce, 3 francs en plus, fût à retourner.

Envoi d'échantillons sur demande.

POUR affaires d'intérêt, on désire connaître la résidence actuelle de M. Jules LERAT-D'ALBAS, autrefois sous-intendant militaire, rémunération. Adresser les renseignements aux initiales A. K., poste restante, Nancy.

INJECTION PEYRARD

Ex-Pharmacien à Alger

Plus de Mercure, plus de Copahu, plus de Cubèbe! L'Injection Peyrard est la seule au monde ne contenant aucun principe toxique, ni caustique, guérissant réellement en quatre à six jours.

Rapport: Plusieurs médecins d'Alger ont essayé l'Injection Peyrard sur 232 Arabes atteints d'écoulements récents ou chroniques, dont 80 malades depuis plus de 12 ans, 60 depuis 5 ans, 92 de 4 jours à 2 ans; le résultat inouï a donné 231 guérisons radicales après 6 à 8 jours de traitement. Un deuxième essai fait sur 181 Européens a donné 181 guérisons. Chez l'inventeur, E. PEYRARD, Place du Capitole, Toulouse. Dépôt à Saumur, ph^{ie} GABLIN.

LOTÉRIE DES ARTISTES MUSICIENS

GROS LOT: 100,000 Second et dernier Tirage Jeudi 30 Juillet prochain

Le montant des Lots est déposé à la Banque de France. Derniers billets: UN FRANC. Adresser sans retard espèces, chèques ou Mandats-poste à M. Ernest DÉTER, Secrétaire général, Directeur de la loterie, 18, Rue Grange-Batelière, PARIS.

Saumur, imprimerie de PAUL GODET.

COURS DE LA BOURSE DE PARIS DU 16 JUILLET 1885.

| Valeurs au comptant | Clôture précé. | Dernier cours. | Valeurs au comptant | Clôture précé. | Dernier cours. | Valeurs au comptant | Clôture précé. | Dernier cours. | Valeurs au comptant | Clôture précé. | Dernier cours. |
|------------------------------|----------------|----------------|-----------------------------|----------------|----------------|----------------------------------|----------------|----------------|-------------------------|----------------|----------------|
| 3 % | 81 | 80 40 | Est | 800 | 797 50 | Obligations. | | | Gaz parisien | 516 | 517 |
| 3 % amortissable | 82 70 | 82 36 | Paris-Lyon-Méditerranée | 1247 25 | 1240 | Ville de Paris, oblig. 1855-1860 | 517 | 517 50 | Est | 374 25 | 377 50 |
| 3 % (nouveau) | 82 | 81 70 | Midi | 1162 50 | 1150 | — 1865, 4 % | 525 | 527 | Midi | 380 | 379 |
| 4 1/2 % | 107 | 106 70 | Nord | 1620 | 1602 50 | — 1869, 3 % | 414 50 | 410 | Nord | 388 50 | 388 50 |
| 4 1/2 % (nouveau) | 110 30 | 109 85 | Orléans | 1342 50 | 1337 50 | — 1871, 8 % | 395 | 392 | Orléans | 379 | 379 1/2 |
| Obligations du Trésor | 506 | 508 | Ouest | 862 50 | 865 | — 1875, 4 % | 515 | 515 | Ouest | 378 | 379 |
| Banque de France | 5075 | 5060 | Compagnie parisienne du Gaz | 1213 75 | 1206 75 | — 1876, 4 % | 515 | 515 | Paris-Lyon-Méditerranée | 378 | 377 1/2 |
| Société Générale | 465 | 460 | Canal de Suez | 2052 50 | 2149 75 | Bons de liquid. Ville de Paris | 527 | 527 50 | Paris-Bourbonnais | 377 | 375 1/2 |
| Comptoir d'escompte | 992 50 | 995 | C. gen. Transatlantique | 485 | 482 50 | Obligations communales 1879 | 454 | 454 | Paris-Bourbonnais | 377 | 375 1/2 |
| Crédit Lyonnais | 538 75 | | | | | Obligat. foncières 1879 3 % | 449 | 447 | Canal de Suez | 589 25 | 588 50 |
| Crédit Foncier, act. 500 fr. | 1335 | 1330 | | | | Obligat. foncières 1883 3 % | 364 | 362 25 | | | |
| Crédit mobilier | 232 50 | 232 50 | | | | | | | | | |

CHEMINS DE FER — GARES DE SAUMUR

| Ligne d'Orléans | | | | | LIGNE DE L'ÉTAT | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
|--------------------------------|-----------|-------|-------|------|-------------------------------|------|------|------|-------|-------------------------------|------------------|---------|-------|-------|---------------------------------------|-------|-----------|------------|------------|---------------------------------------|-----------|------|-------|--|
| DÉPARTS DE SAUMUR VERS ANGERS. | | | | | SAUMUR - MONTREUIL-BELLAY | | | | | MONTREUIL-BELLAY — SAUMUR | | | | | SAUMUR - BOURGUEIL | | | | | BOURGUEIL - SAUMUR | | | | |
| Heures | 8 minutes | matin | matin | soir | Mixte | Omn. | Omn. | Omn. | Mixte | Mixte | Mixte | Mixte | Mixte | Mixte | Mixte | Mixte | Mixte | Mixte | Mixte | Mixte | Mixte | | | |
| 8 | 55 | — | — | — | Saumur. | 6 05 | 7 24 | 9 15 | 3 45 | 7 50 | Saumur. | 6 49 | 9 45 | 1 52 | 3 04 | 8 30 | 11 10 | Saumur. | 3 26 | 8 21 | 12 48 | 4 44 | | |
| 9 | — | — | — | — | Chacé. | 6 15 | 7 32 | 9 08 | 1 24 | 4 03 | Brézé. | 7 04 | 10 10 | 2 08 | 3 20 | 8 46 | — | PortBoulet | 5 33 | 9 08 | 1 25 | 6 56 | | |
| 1 | — | — | — | — | Brézé. | 6 33 | 7 50 | 9 15 | 1 32 | 4 19 | 8 08 | Chacé. | 7 19 | 10 26 | 2 16 | 3 28 | 8 54 | — | Bourgueil. | 5 42 | 9 15 | 1 34 | 7 05 | |
| 3 | — | — | — | — | Montreuil | 6 39 | 7 52 | 9 28 | 1 46 | 4 37 | 8 24 | Saumur. | 7 23 | 10 39 | 2 28 | 3 40 | 9 06 | 11 39 | — | — | — | — | — | |
| 7 | — | — | — | — | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| 10 | — | — | — | — | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| DÉPARTS DE SAUMUR VERS TOURS. | | | | | SAUMUR et MONTREUIL à THOUARS | | | | | THOUARS et MONTREUIL à SAUMUR | | | | | MONTREUIL - POITIERS venant d'Angers. | | | | | POITIERS - MONTREUIL allant à Angers. | | | | |
| 8 | — | — | — | — | Saumur (départ) | 6 05 | 7 24 | 1 15 | 3 45 | 7 50 | Thouars (départ) | 5 40 | 8 58 | 1 07 | 4 20 | 7 45 | Montreuil | 7 | 1 55 | 8 35 | Poitiers | 5 50 | 12 50 | |
| 9 | — | — | — | — | Montreuil-Bellay | 6 58 | 7 55 | 2 2 | 4 50 | 8 41 | Brion-s-Thouet | 5 58 | 9 10 | 1 19 | 4 30 | 7 57 | Loudun | 8 20 | 2 51 | 9 53 | Neuville | 6 28 | 1 38 | |
| 12 | — | — | — | — | Lernay | 7 02 | 8 09 | 2 11 | 5 1 | 8 51 | Lernay | 6 07 | 9 18 | 2 1 | 4 37 | 8 51 | Arçay | 8 34 | 3 4 | 10 14 | Mirebeau | 6 55 | 1 57 | |
| 4 | — | — | — | — | Brion-s-Thouet | 7 14 | 8 09 | 2 19 | 5 4 | 8 59 | Montreuil-Bellay | 6 49 | 9 45 | 1 52 | 5 04 | 8 30 | Mirebeau | 9 27 | 3 54 | 11 2 | Arçay | 7 50 | 3 58 | |
| 10 | — | — | — | — | Thouars (arrivée) | 7 29 | 8 22 | 2 32 | 5 19 | 9 16 | Saumur (arrivée) | 7 23 | 10 39 | 2 28 | 3 40 | 9 06 | Neuville | 9 57 | 4 24 | 11 27 | Loudun | 8 42 | 4 11 | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | Poitiers | 10 32 | 4 56 | 12 1 | Montreuil | 9 24 | 4 21 | |